

capricci

AN  
ELEPHANT  
SITTING  
STILL

UN FILM DE HU BO



**DISTRIBUTION**

CAPRICCI FILMS

103 rue Sainte Catherine  
33000 Bordeaux  
05 35 54 51 92  
contact@capricci.fr  
www.capricci.fr

**PROGRAMMATION**

LES BOOKMAKERS

23 rue des Jeûneurs  
75002 Paris  
01 84 25 95 65  
contact@les-bookmakers.com  
www.les-bookmakers.com

**RELATIONS PRESSE**

KARINE DURANCE

06 10 75 73 74  
durancekarine@yahoo.fr

**SORTIE LE 9 JANVIER 2019**

MATÉRIEL PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR  
[WWW.CAPRICCI.FR](http://WWW.CAPRICCI.FR) / [WWW.LES-BOOKMAKERS.COM](http://WWW.LES-BOOKMAKERS.COM)

CONCEPTION ÉDITORIALE JULIEN REJL  
CONCEPTION GRAPHIQUE JULIETTE GOURET



2018 – CHINE – 3H54 – 1.85 – 5.1. – COULEUR

EQUIPE ARTISTIQUE

PENG Yuchang ..... WEI Bu, l'adolescent  
ZHANG Yu ..... YU Cheng, le grand frère  
WANG Yuwen ..... HUANG Ling, l'adolescente  
LIU Congxi ..... WANG Jin, le grand-père

EQUIPE TECHNIQUE

RÉALISATION  
SCÉNARIO ..... HU Bo  
MONTAGE ..... FAN Chao  
IMAGE ..... REN Yiming  
SON ..... HUA Lun  
MUSIQUE ..... XIE Lijia  
DÉCORS ..... BAI Ruizhou  
MIXAGE





SYNOPSIS **13**

NOTE DU RÉALISATEUR **15**

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR **16**

*AN ELEPHANT SITTING STILL,*  
UNE NOUVELLE DE HU BO **21**

ENTRETIEN AVEC HU BO **47**



J'écris ces quelques mots depuis l'hôtel où j'ai fait la connaissance de Hu Bo.

Je reçois beaucoup de candidatures d'apprentis-cinéastes chinois qui souhaitent participer à l'atelier que j'anime au festival de Xining. Mais lorsque je l'ai rencontré, j'ai su immédiatement qu'il avait quelque chose.

C'était quelqu'un de très digne. Son regard révélait une forte personnalité peu commune. Il avait une vraie vision du monde. Au travail, c'était une personne très réfléchie et très aimable. Il écoutait tout le monde et portait une attention extrême aux détails.

C'était un homme impatient, dans une urgence perpétuelle. Peut-être savait-il qu'il lui restait peu de temps... Il faisait tout pour obtenir sans attendre ce qu'il voulait.

Il n'acceptait pas le monde, et le monde ne l'acceptait pas.

Nous avons perdu un cinéaste très talentueux, son film restera parmi nous pour toujours.

– BÉLA TARR  
XINING, CHINE  
JUILLET 2018



Au nord de la Chine, une vaste ville post-industrielle et pourtant vide, plongée dans un brouillard perpétuel qui semble piéger ses habitants. Un matin, une simple altercation entre deux adolescents dans un lycée dégénère et va souder les destins de quatre individus brisés par l'égoïsme familial et la violence sociale. Une obsession commune les unit : fuir vers la ville de Manzhouli. On raconte que, là-bas, un éléphant de cirque reste assis toute la journée, immobile...





**« IL PENSAIT QUE DANS LA BEAUTÉ DU MONDE IL Y AVAIT UN SECRET QUI ÉTAIT CACHÉ. IL PENSAIT QUE POUR QUE BATTE LE CŒUR DU MONDE IL Y AVAIT UN PRIX TERRIBLE À PAYER ET QUE LA SOUFFRANCE DU MONDE ET SA BEAUTÉ ÉVOLUAIENT L'UNE PAR RAPPORT À L'AUTRE SELON DES PRINCIPES DE JUSTICE DIVERGENTS ET QUE DANS CET ABYSSAL DÉFICIT LE SANG DES MULTITUDES POURRAIT ÊTRE LE PRIX FINALEMENT POUR LA VISION D'UNE SEULE FLEUR. »**

Cette citation de Cormac McCarthy évoque ce dont parle mon film. À notre époque, il est de plus en plus difficile d'avoir foi ne serait-ce que dans la plus infime chose qui soit, et la frustration qui en découle est devenue caractéristique de nos sociétés. Le film transforme des vies engluées dans la routine quotidienne en mythes individuels. À la fin, chacun devra faire le deuil de ce qu'il ou elle estime le plus.

HU Bo



## – BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Né en 1988 en Chine, Hu Bo obtient son diplôme en réalisation à l'Académie de Cinéma de Pékin en 2014. Son court métrage, *Distant Father*, remporte en 2014 le prix du meilleur réalisateur au Golden Koala Chinese Film Festival et *Night Runner* est nominé pour le prix du meilleur court métrage aux Golden Horse de Taipei la même année. En 2017, Hu Bo participe à un atelier sous la supervision de Béla Tarr au Festival international du film FIRST en Chine, au cours duquel il réalisera le court métrage *A Man in the Well*. Il est également l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Huge Crack* (qui contient notamment la nouvelle *An Elephant sitting still*), et d'un roman, *Bullfrog*, édités en 2017. *An Elephant sitting still*, son premier long métrage, est présenté en première mondiale au Forum de la Berlinale en 2018, où il remporte la mention spéciale du premier film et le prix FIPRESCI. Il remporte les mois suivants plusieurs prix du public dans différents festivals et le prix GNCR au FID Marseille.

Hu Bo s'est suicidé peu de temps après avoir achevé la post-production de son film.





Avez-vous lu *Jérôme* de Jean-Pierre Martinet ? Ce roman n'est encore célébré que par quelques *happy few*. Je suis convaincu que Jean-Pierre aurait été bouleversé par ce film qui risque de passer à la trappe.

Si François Villon, Jean-Baptiste Chassignet, Baudelaire, Lautréamont, Francis Carco, Robert de La Vaissière revenaient sur cette terre, je crois qu'eux aussi aimeraient profondément ce film si pur, si douloureux.

Tout au long de ce film, j'ai pensé à ce poème d'Alfred Hayes où, descendant lentement les marches de l'escalier de Notre-Dame, il évoque un poète du Moyen Âge dont le nom m'échappe à cette seconde, je m'en excuse...

Je souhaite à chacun d'avoir la chance de croiser *An Elephant sitting still*.

– PIERRE RISSIENT  
JANVIER 2018

AN  
ELEPHANT  
SITTING  
STILL

UNE NOUVELLE DE HU BO

[Traduit du chinois par Judith Pernin]

La première fois que j’entendis parler de cette histoire, c’était chez Li Kai. Il m’apprit que dans le zoo de la ville de Hualien<sup>1</sup>, il y avait un éléphant « qui passe sa vie assis, putain. Peut-être parce qu’on le malmène sans arrêt avec des piques, ou alors il aime juste être assis. Tout le monde vient le voir et lui jette à manger en tenant les barreaux de la cage, mais il s’en moque éperdument. » Telles furent ses paroles alors, il y a un an déjà. Il me confia également qu’il avait toujours voulu aller voir cet éléphant. Avant-hier, Li Kai est monté sur le toit de son immeuble et a sauté parce que sa femme avait la cuisse légère. Mais je sais que Li Kai ne se souciait pas tant de sa femme. Li Kai était rentré chez lui alors qu’il devait partir en voyage d’affaires car il avait remarqué qu’il s’était trompé de chaussures. Celles qu’il portait étaient dépareillées. À force de prendre des somnifères, son cerveau ne marchait plus. Il avait changé ses billets de train et était retourné chez lui. Il avait dû trouver la porte verrouillée de l’in-

---

<sup>1</sup> HUALIEN EST UNE VILLE SITUÉE À TAIWAN. LE DÉBUT DE L’HISTOIRE SE DÉROULE EN RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE. (NOTE DE LA TRADUCTRICE)

térieur car ses clés ne parvinrent pas à l'ouvrir complètement. En pénétrant dans l'appartement, il se rendit compte que les habits de sa femme étaient en désordre.

- Je cherche mes chaussures, dit Li Kai.
- Elles sont toutes dans le meuble, dit-elle.

Li Kai alla fouiller dans le meuble et mis finalement la main sur une paire identique. Il se dirigeait vers la porte pour s'en aller quand il remarqua une marque de dents sur la bouche de sa femme. Il ne prenait pas suffisamment de somnifères pour rater cette empreinte.

- Il y a quelqu'un à la maison ?, a-t-il demandé.
- Absolument pas. Comment se fait-il que tu sois revenu ?
- Eh bien, pour chercher des affaires.
- Vas-tu rester alors ?
- Comment ?
- Vas-tu rester à la maison ?

Sa femme semblait pressée.

Li Kai alla d'abord jeter un œil aux toilettes, puis dans la chambre à coucher, et fouilla consciencieusement l'armoire à vêtements. Je ne sais pas comment il a finalement compris, mais en tout cas, il ouvrit le capot de la machine à laver. Celle-ci était d'une taille considérable car sa femme lavait tous les draps une fois par semaine. Il l'ouvrit et

c'est moi qui étais assis dedans. Il m'a dit :

- C'est à toi cette paire de chaussures ?
- Oui, répondis-je.

La machine à laver était sur le balcon et je me demandais bien comment j'allais pouvoir en sortir. Je ne savais vraiment pas comment m'en extirper. Mais j'avais étiré le cou et ma tête dépassait déjà.

Je le vis. Li Kai ouvrit la fenêtre et sauta. Je n'entendis pas le moindre son. La femme de Li Kai se précipita vers la fenêtre et regarda en bas.

Ensuite, je m'enfuis. Je repris quand même la paire de chaussures oubliée auparavant chez Li Kai. Sa femme m'en avait offert une la fois précédente et j'avais laissé la mienne chez lui.

Pendant deux jours, les titres des journaux rapportèrent : « Amer et cocu, un col blanc se suicide. » Les gens qui commentaient se classaient en deux catégories : ceux qui calomniaient sa femme et ceux qui me calomniaient. Pour moi, l'erreur dans cette histoire, c'est que d'abord, Li Kai n'aimait pas du tout sa femme. Moi non plus d'ailleurs. C'est seulement parce que la femme que je voulais m'avait rejeté que j'étais allé chercher celle de Li Kai. On s'entendait bien à la fac.

Par la suite, la femme qui m'intéressait partit à Taipei. Je la suivis.

Elle était toujours très occupée, elle voulait toujours faire un tas de choses. Moi j'étais oisif, et n'avais jamais envie de rien. Lorsque je manquais d'argent, je participais à des réunions d'écriture et de développement de scénario auxquelles assistaient beaucoup de gens comme moi. On s'asseyait et on aidait des projets en proposant des idées, en parlant à tort et à travers, et ensuite chacun recevait un peu d'argent. Je n'avais même pas à écrire un mot, juste à discuter, donc je ne gagnais vraiment pas beaucoup. Trois de mes proches pouvaient m'amener à ce type de réunion. L'un faisait du théâtre et était marié, un autre était un camarade d'université qui avait tourné un film plutôt bien reçu. Et puis il y avait aussi mon ex, qui était scénariste. Il suffisait que je dise à l'une de ces trois personnes que je n'avais pas d'argent, et ils m'invitaient à ces réunions, sans pour autant partager avec moi leurs contacts professionnels. Ils ne m'aidaient que parce qu'ils craignaient que je finisse par mourir de faim. Malgré tout, je n'aurais jamais imaginé que Li Kai, qui avait changé, terminerait ses jours ainsi. Une fois, j'étais allé faire de la moto au lac Qinghai avec mon camarade de classe réalisateur. Une voiture avait dépassé la ligne centrale et je m'étais retrouvé en difficulté. Ma moto s'était retournée pour finalement atterrir dans un fossé au bord de la falaise. Sans le fossé, j'aurais fait une chute de plus de 100 mètres. Il vint alors me

voir d'un air inquiet. J'étais un peu confus, car je ne savais pas si j'avais dégringolé la pente ou si j'étais sain et sauf. C'eût été une assez bonne méthode pour résoudre tous mes problèmes. Je m'étais senti en fait assez chanceux. C'est aussi grâce à cet accident que ce camarade m'introduisit dans un atelier d'écriture de scénario prestigieux, et que je gagnai suffisamment d'argent pour partir à Taipei.

Une fois à Taipei, j'allai me procurer une carte de téléphone chez Chunghwa Telecom. Il y avait trois guichets dans le magasin. Au premier, une dame âgée mettait des heures à acheter un téléphone portable. À l'autre, un vieil homme assis depuis probablement très longtemps voulait échanger sa carte. Nous étions une dizaine de personnes à attendre au dernier guichet. Je ne voulais vraiment pas devenir comme eux en vieillissant. Après avoir changé de carte, je lui passai un coup de fil.

- C'est moi, dis-je.

- Tu as changé de numéro ?

Elle n'avait peut-être pas du tout envie de recevoir mon appel.

- Non, je suis à Taipei.

- Pour de vrai ?

- Je suis à Ximending, dans la rue Emei. Je viens de changer de carte Sim.

- Tu es venu pour faire quoi ?
- Faire un tour, et te voir.
- Tu es fou ? Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, j'ai un emploi du temps très chargé.
- Ce n'est pas grave, on mange juste un morceau et ça ira.
- Ça ne marche pas. Ce soir, j'ai déjà prévu de voir des gens. Ce sont des écrivains, ils sont très orgueilleux. Ce ne serait pas pratique pour discuter, dit-elle.
- Alors, allons manger un dernier morceau en toute fin de soirée.
- Bon... On se tient au courant plus tard.

Elle raccrocha.

J'allai acheter une paire de chaussures dans un magasin. Je changeai celles que j'avais prises de la maison de Li Kai et les fourrai dans mon sac. Puisqu'elles prenaient presque toute la place, je finis par les sortir et les jeter dans une poubelle. Mais ce n'est pas du tout parce que je me souciais du fait que Li Kai les avait portées.

Ensuite, je m'assis à l'entrée d'un supermarché, et j'achetai une grande bière. Il y avait deux tabourets ronds à l'entrée, et je les occupais tous deux à moi seul quand un homme d'Asie du Sud-Est vint pour s'asseoir. Il attendit un instant mais comme je n'enlevai

pas ma bière du tabouret, il partit. Si j'avais été dans son pays, je n'aurais pas osé faire ça. J'attendis de cinq heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du soir, visitant entre-temps plusieurs fois les toilettes d'un hôtel. J'avais de la chance, personne ne s'assit sur mes deux tabourets lorsque je quittai le supermarché. C'est ce qui m'est arrivé de plus chanceux cette année. Dix heures du soir passées, je lui téléphonai.

- Viens donc à Shilin, dit-elle.

Une fois là-bas, je me tins à la porte d'un café et attendis une demi-heure avant qu'elle n'apparaisse.

Elle, un écrivain et une autre personne dont je ne connaissais pas l'occupation étaient en train de se dire au revoir à la porte. Elle était tout sourire, l'écrivain aussi et la personne au métier inconnu également. J'ai toujours trouvé cet écrivain insupportable, mais je voulais la regarder plus longtemps, car elle était très belle.

Leurs adieux une fois terminés, je m'approchai d'elle en agitant la main.

Je la regardai, et elle dit :

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Rien.
- Alors pourquoi tu me regardes ?



- Et qu'est-ce que je devrais regarder d'autre ?

- J'en sais rien. Je n'aime pas qu'on me regarde.

- Bon, d'accord.

Nous plongeâmes au cœur du quartier et marchâmes un moment avant d'entrer dans ce qui paraissait être une vieille et célèbre enseigne de spécialités de canard. On eût dit qu'elle n'avait pas mangé de la journée. Elle avala la moitié d'une cuisse de canard, ainsi qu'une portion d'un genre de plat en gelée. Je ne pus rien avaler.

- Pourquoi es-tu venu me voir ?, dit-elle en s'essuyant la bouche.

- Pour passer du temps avec toi.

- Alors tu es juste parti comme ça ?

- Je n'ai rien à faire. Rester chez toi, ce serait bien tranquille.

- Ce n'est pas vraiment possible, on n'est pas ensemble.

C'était inutile de faire un si long voyage pour me voir.

- Alors c'est qui ton compagnon ?

- Pas toi en tout cas. Tu ne sais pas qui je suis et moi non plus, je ne te comprends pas.

- Ça a l'air bien compliqué tout ça.

- Oui, c'est parce que les gens cyniques comme toi mettent tout le monde mal à l'aise. Je ne me sens pas bien avec toi.

- Il y a deux jours, j'ai couché avec la femme d'un ami. Il s'en est rendu compte et s'est jeté par la fenêtre. Je suis venu à Taipei pour oublier cette histoire.

- Et pourquoi as-tu fait ça ?

- Parce que tu ne voulais pas me voir.

- Eh bien, maintenant que je sais tout ça, je ne risque pas d'avoir envie.

- Ça n'a plus d'importance que tu le saches ou non. Ce sera de toute façon de plus en plus difficile de nous rencontrer.

Ses sourcils frémissaient imperceptiblement. Je l'examinais avec minutie. J'avais toujours voulu trouver sur son corps un défaut qui me libérerait de cette ombre.

Cinq cents mètres à peine hors du restaurant, nous nous trouvâmes au bord d'une rivière et nous nous mîmes à chercher un endroit pour nous asseoir. On ne pouvait pas aller dans un bar avec elle car elle ne buvait que quelques petites gorgées à la fois, ce qui était énervant.

Je lui demandai :

- Qu'est-ce que l'écrivain a dit ?

- Il n'est pas content du scénario. Il veut le retoucher lui-même.

- Mais les écrivains ne savent pas écrire de scénario. Tu lui as dit ?
- Je ne peux pas le dire ainsi.
- Tu peux très bien. Tu n'as qu'à dire : vous pouvez bricoler un scénario, mais pas en écrire.
- Tu penses que l'on peut persuader les gens ainsi ?
- C'est toujours comme ça. J'ai fait du développement de projet. Quand les auteurs du texte original viennent, ils ne sont jamais satisfaits des adaptations. Moi ce que je dis, c'est : vous pouvez l'écrire vous-même, mais dans un mois, lorsque vous amèneriez une merde, personne ici ne l'ouvrira, tout le monde dira que c'est super bien.
- Tu n'as pas peur de faire foirer le projet ?
- Il a déjà signé un contrat. Si c'est annulé, il n'aura pas l'argent par la suite, et puis de toute façon, il a abandonné ses droits d'auteur en signant.
- Je n'ose pas dire quoi que ce soit.
- Ah bon ? Tu n'as pas ce problème avec moi.
- Parce que tu m'agaces tout le temps.
- Au tout début, ce n'était pas comme ça.
- Oui, ce n'était pas comme ça au tout début, mais après un

- temps, je me suis rendue compte que cela ne me convenait pas. Je ne suis pas à l'aise.
- Tu l'as déjà dit. Tu n'es pas à l'aise. Mais je ne crois pas qu'on puisse l'être tout le temps.
- Peut-être pour toi. La personne que j'aime, je suis à l'aise avec.
- Depuis combien de temps vous vous connaissez ?
- Six mois.
- Alors, comment c'est ?
- On s'entend très bien.
- Que veux-tu dire par là ?
- Il est gentil et plein d'égards. Je suis contente quand on se voit.
- Alors comment se fait-il qu'en six mois, il n'ait jamais été question de lui ?

Elle ne dit rien. Je sentais l'odeur aigre de la rivière, mais peut-être s'agissait-il en fait d'autre chose. Je levai la tête et vis deux hommes d'Asie du Sud-Est marchant dans notre direction. Elle s'appuya doucement sur moi. Je l'attirai plus près et elle ne me repoussa pas. Par le passé, je l'avais également serrée contre moi à la maison et elle m'avait laissé faire. Auparavant encore, ça s'était passé ainsi. C'était toujours comme ça.

Quand les hommes d'Asie du Sud-Est nous eurent dépassés, elle enleva ma main et s'assit de profil.

- Tu es restée tout ce temps à Taipei ?, je lui demandai.
- Ben oui, lorsque j'aurai fini de travailler, je reviendrai.
- Viens, je t'emmène à Hualien voir quelque chose.
- Non.
- Sans même savoir ce que je vais te montrer ? Bon, puisque c'est comme ça, je vais te le dire. C'est la chose la plus drôle que j'ai entendue. À Hualien, il y a un éléphant assis dans le zoo. Il reste assis toute la journée.
- Et c'est drôle ça ?, elle cligna des yeux en me regardant.
- C'est mon ami qui s'est défenestré il y a deux jours qui m'en a parlé l'année dernière. Tu sais ? Je viens de te raconter. Je n'arrive pas à savoir pourquoi. Tu ne veux vraiment pas venir ?
- Je ne veux aller nulle part avec toi.
- Alors pourquoi es-tu assise ici maintenant ?, lâchai-je presque sans y penser.
- Très bien, je m'en vais.

Elle se leva. Je la tirai par le bras et elle s'assit. Quel ennui.

- Va-t'en, dis-je.

Elle se leva, mais je ne bougeai pas d'un pouce. Elle dit en me regardant :

- Tu ne viens pas avec moi ?
- Pourquoi ?
- Je n'ai pas envie que tu restes ici tout seul.
- Rien à faire de tes envies.

Elle me lança un regard noir, se leva et partit.

Je voulus rester au bord de la rive un moment, mais comme je me souciais quand même d'elle, je la suivis à environ deux cents mètres derrière. Elle n'habitait vraiment pas loin. En chemin, elle consulta le plan sur son téléphone portable deux fois, à seulement quelques centaines de mètres de distance. Une fois arrivée à son hôtel, je vis qu'elle entra, et je partis.

Vers minuit, je trouvai une chambre en face de l'aéroport dont les fenêtres à double vitrage me permettaient de voir décoller et atterrir tous les avions sans pour autant entendre le moindre bruit. Durant la journée, cette pièce était incomparablement sinistre. Parce qu'elle était loin de la ville, il n'y avait pas grand-chose à faire à part s'asseoir sur une chaise. Durant ces deux jours, je me levai chaque matin, à midi je descendais manger un bento dans la rue, et le soir je ramenaï une bouteille d'alcool, m'asseyais sur la chaise et regardais l'aéroport. Après deux nuits à l'hôtel, je fis mes bagages le troisième matin et

partis à Hualien. On met trois heures en train pour couvrir les 120 kilomètres de distance. Hualien est une préfecture, et ses marchés de nuit sont entièrement tournés vers le tourisme. La viande de sanglier rôtie est la spécialité la plus courue, et malgré sa saveur rappelant celle du papier kraft, tout le monde s'en délecte. Certains touristes parcouraient même 2000 kilomètres pour le privilège d'acheter un morceau de papier kraft. Une fois qu'ils en avaient mangé, ils partageaient la bonne nouvelle avec leur groupe d'amis sur les réseaux sociaux en disant : « voilà de la viande de sanglier de la montagne Ali ». J'errai dans cette préfecture pendant deux jours entiers, dans une chaleur torride capable de dissoudre tous les soucis. À part passer du temps sur les marchés de nuit, je logeais chez l'habitant, un homme d'âge moyen dont les cheveux étaient teints d'une couleur claire. Ce matin, lorsque je sortis, il se tenait devant la porte d'entrée.

- Qu'est-ce que vous faites comme travail ?, demanda-t-il.

- Je fais du soudage électrique.

- Du soudage électrique ?

- Oui, de la soudure d'objets métalliques.

Je ne mentais pas. Mon père en faisait un peu et moi aussi. Il y a quelques années, j'avais même fait du soudage sur des portes de magasin pendant un temps.

- Ah, c'est bien, dit-il.

Je ne voyais pas trop en quoi.

- Et vous ?, dis-je.

- Je suis un vagabond.

- Un vagabond qui possède un appartement comme ça ?

- Quand j'étais jeune, je suis parti parcourir le monde, mais avec les années je me suis fixé ici. C'est un bon endroit, très calme.

- C'est vrai, c'est très calme.

- Maintenant, je fais principalement de la sculpture sur bois.

Il n'y en a pas dans votre chambre, mais la table du salon et tout ce qu'il y a dans les couloirs viennent de moi.

- Impressionnant.

- C'est pareil avec le soudage électrique ?

- Non, on fait des portes en métal, des panneaux signalétiques.

- Avec la sculpture, on peut vraiment dialoguer avec le bois et calmer ses pensées. J'aime le bois, je suis à l'aise avec ce matériau.

Mon cœur sombra en entendant le mot « aise ».

- J'ai un peu mal à la tête. Est-ce que vous savez où se trouve la pharmacie ?

Il était un peu interloqué. Peut-être parce que les touristes qui

venaient chez lui l'écoutaient parler pendant des heures, intéressés au point d'aller au salon pour discuter en caressant la table en bois. Peut-être que les touristes se figuraient qu'ils dialoguaient également avec le bois et que cela les apaisait. Dans cette maison, on trouvait toute cette panoplie débile – une guitare, des bibliothèques pleines de livres, une télévision, des corbeilles à papier, et dans ma chambre, il y avait même l'air conditionné.

Je pris contact avec deux agences de voyage. Le lendemain matin, j'attendais le chauffeur au pas de la porte. J'avais mal au ventre. J'attendis une demi-heure puis allai dans le cyber café d'en face pour trouver des toilettes. En plein milieu, le chauffeur m'appela en me demandant de faire plus vite si possible et je répondis que j'arrivais sur le champ. Ensuite, je sortis des toilettes et me tins derrière un joueur de jeu vidéo. Je regardai la fin de sa partie avant de monter en voiture. Le chauffeur tira la gueule tout le chemin.

La première visite consistait à admirer la plus haute montagne du coin en empruntant un sentier caillouteux qui serpentait à côté de la rivière. Cheminer en tongs sur cette route était vraiment insupportable. C'était une distance de plusieurs kilomètres, avec au sommet la falaise, et en bas la rivière de boue blanche. Au bout du chemin, mes pieds avaient gonflé et j'étais tout couvert de sueur. Je m'assis

sur une grosse pierre et regardai un panneau accroché sur une porte métallique qui disait « Zone interdite au public ». Quelques minutes plus tard, une femme se dirigea vers la porte, l'ouvrit, rentra et essaya de refermer derrière elle. Le battant de la porte et la serrure ne se rencontraient pas et la porte était lourde. Un problème typique de soudure. Elle fit des tentatives pendant environ dix minutes, et je n'avais vraiment pas envie de l'aider, bien que je sache que le problème était qu'une pierre avait tordu la porte en fer. Deux hommes d'âge moyen arrivèrent, hilares : « Nous venons vous aider ». D'un air réjoui, ils soulevèrent la porte ensemble et ajustèrent la serrure en face. Ils étaient maintenant trois à être ravis. La femme verrouilla la porte puis continua son chemin sur la piste qui n'était pas réparée. Les deux hommes d'âge moyen se jetèrent un regard. Leur bonne humeur persistait.

Je me remis à marcher sur le chemin de retour. En route, je vis un oiseau mort sur les bords de la rivière. L'année dernière, j'avais élevé un chien de la race Shiba Inu, mais l'éleveur m'avait vendu un chien malade. Il avait attrapé la maladie de Carré et un parvovirus canin et crachait chaque jour un petit tas de vers. Je m'en suis occupé pendant quinze jours. Chaque soir, je devais me lever pour lui donner des médicaments et une piqûre. Un matin, il a poussé un cri plaintif,

mais j'avais trop sommeil, et je lui administrai environ une cinquantaine de piqûres. À midi, je vins jeter un œil. Ses quatre membres étaient raides, sa langue sortie. Je crois que les vers dans son corps vivaient toujours.

Le lendemain, je fis l'autre visite organisée. Il s'agissait d'aller sur une colline entourée d'un voile de nuages et de brume. On y voyait aussi une grande prairie de lys jaunes, et puis un petit village qui ressemblait à la Suisse, mais à quoi bon tout cela.

La voiture qui nous emmenait appartenait à une agence de voyages différente qui s'occupait d'un autre itinéraire. Les quatre passagers de la voiture connaissaient le taïwanais<sup>2</sup> et se parlaient dans cette langue.

Au bout d'un moment, je n'en pouvais plus :

- Vous êtes obligés de parler en taïwanais ? Je suis le seul

---

<sup>2</sup> LE TAÏWANAI, AUSSI APPELÉ LANGUE MINNAN OU HOKKIEN, DÉSIGNE UN IDIOME DE LA PROVINCE DU FUJIAN, QUI FUT IMPORTÉ À TAIWAN AU FIL DES SIÈCLES PAR LES POPULATIONS CHINOISES VENANT DU CONTINENT. COURAMMENT PARLÉ PAR UNE GRANDE PARTIE DES TAÏWANAI, IL CONSTITUE L'UN DES MARQUEURS DE LEUR IDENTITÉ, À LA DIFFÉRENCE DU MANDARIN – LANGUE OFFICIELLE POLITIQUE EN RPC COMME À TAIWAN, QUI PEUT AUSSI DÉNOTER UNE CERTAINE FORME DE CONTRÔLE ET D'OPPRESSION DES CULTURES DE CHINE MÉRIDIONALE PAR LE NORD. (NDT)

à ne rien comprendre dans cette voiture, qu'est-ce que ça veut dire, putain ?

- Hé, surveille ton langage !

- Comment ça, surveille ton langage ?

- Vous êtes vulgaire.

- Eh bien, arrêtez de parler en taïwanais !

Après quoi, personne ne l'ouvrit. L'homme aurait peut-être pu me jeter dehors, mais il avait déjà la quarantaine et il aurait fondamentalement été incapable de frapper un trentenaire comme moi. Je n'étais donc pas inquiet du tout. J'avais réussi à secouer terriblement tous les passagers de la voiture.

En descendant la montagne, nous passâmes devant une pâture. Je voulus aller boire du lait mais je vis qu'une autruche se tenait au milieu du troupeau. Debout, immobile au centre du champ, elle m'observait. Cela me rendit si triste que je dus me tenir à l'enclos en bois. Je fixai cette autruche du regard et retrouvai ma bonne humeur peu après en me souvenant que j'avais réussi à ôter tout espoir aux passagers de la voiture. Lorsque je retournai vers celle-ci, le chauffeur discutait en taïwanais avec un autre chauffeur de tourisme. Je lui lançai un regard. Il s'arrêta de parler. Je passai devant lui en disant : « Donne-moi du feu. » Il sortit un briquet et me le tendit.

Je gardai mes yeux rivés sur lui pour voir s'il allait encore parler en taïwanais, inhalai une bouffée de tabac et remontai en voiture.

Le chauffeur pouvait nous déposer à différents endroits, par exemple nos hôtels, une librairie, ou encore un restaurant. Je lui ai donc demandé de me conduire au zoo. Il était déjà quatre heures et demie, et il me dit que le zoo fermait à cinq heures et demie. Je lui dis qu'il me dépose là-bas et que ça irait.

Le chauffeur s'arrêta devant la porte du zoo. Avant que l'on se quitte, il se répandit en sourires, d'un air quasi suppliant. Un peu comme cette fille que je poursuivais. À la fin elle me suppliait presque.

J'entrai au zoo. Il était assez petit, avec des plans et des itinéraires à chaque section du chemin qui m'indiquaient facilement ce que j'étais venu chercher – l'éléphant. Les visiteurs étaient peu nombreux, peut-être parce que le zoo allait bientôt fermer.

Lorsque je passai devant lui, l'éléphant était assis par terre au centre d'un cercle de fumier, avec plus loin, de l'herbe dont je ne comprenais pas l'utilité. Il y avait aussi plusieurs souches d'arbres, inutiles et stupides. Autour, se trouvait l'enclos circulaire, avec deux autres éléphants qui se préparaient à rentrer dans la tente.

Je me trouvais à 40 ou 50 mètres de lui et je n'arrivais toujours pas à savoir ce qu'il regardait. Peut-être ne voyait-il même rien. Il res-

tait assis sans bouger, donnant l'impression qu'il se passait quelque chose de bizarre.

La barrière mesurait deux mètres de haut. À une vingtaine ou trentaine de mètres de celle-ci, je voyais des morceaux de carotte, de pomme, et ce qu'il restait d'un hamburger à moitié mangé, entre autres choses.

Je grimpai par-dessus la barrière à grand-peine. C'était ridicule, lorsque j'avais huit ou neuf ans, j'arrivais à passer en haut de murs d'enceinte de deux mètres. Lorsque je sautai de l'autre côté de l'enclos les autres éléphants me regardèrent sans réagir.

Je me dirigeai vers celui qui était assis. Derrière moi, quelqu'un cria quelque chose que je ne compris absolument pas. Je devais voir pourquoi il s'asseyait toujours à cet endroit, c'était peut-être l'une des grandes questions de mon existence.

Lorsque je fus collé à lui, je vis sa patte de derrière cassée. Il paraissait peser au moins dans les 5 tonnes, et c'était impressionnant qu'il puisse rester stable dans cette position assise. Je ris presque, mais pour être honnête je voulais l'entourer de mes bras et pleurer un bon coup. Mais il me donna un crochet de la trompe. Il était vraiment fort. Puis il avança sa patte vers ma poitrine.

Lorsque les employés du zoo s'approchèrent en courant, je pouvais encore voir leur bouche former des jurons incompréhensibles.



À l'image de Hu Bo, *AN ELEPHANT SITTING STILL* est un météore chargé d'amour et de souffrance qui a traversé la nuit du cinéma pour aussitôt disparaître. Ce film exprime avec une grande justesse l'angoisse qui étreint la plupart des Chinois à l'heure où le pays entre dans un nouveau système centralisé et où se multiplient les petites trahisons et les inimitiés entre les gens.

– WANG BING





CERTAINS TROUVENT QUE VOTRE ŒUVRE PORTE UN REGARD TRÈS NOIR SUR LE MONDE, EMPLI DE TRISTESSE ET DE DÉSESPOIR. QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Si nous acceptons de prendre un peu de recul sur nous-mêmes, ne serait-ce que quelques secondes chaque jour, nous nous apercevons vite que nous sommes habitués à voir la vie en rose. Nous passons notre temps à poster des tweets, à coller aux tendances, à accumuler des centaines de photos sur notre téléphone en attendant de pouvoir les montrer aux autres... Je ne juge pas ces comportements. Néanmoins, je crois que les choses les plus précieuses gisent dans les interstices du monde, et je le dis sans pessimisme. Si on comprend cela, on peut s'émerveiller de plus petites choses.

AVEZ-VOUS L'INTENTION D'ADAPTER VOS NOUVELLES AU CINÉMA ?

Pas pour l'instant. Si cela devait se faire, j'espère que ça ne deviendrait pas un film sur « la jeunesse ». Le livre traite plus précisément de la condition d'une majorité de jeunes étudiants en Chine. Ce terme de jeunesse est trop vague et masque une réalité plus sombre. Les adultes, eux, sont catégorisés en fonction de leur position sociale : on parle des cadres, de la classe ouvrière, des patrons et des actionnaires par exemple. Les années d'adolescence sont quant à elles subsumées sous le terme collectif et général de jeunesse. Pourtant, la masse de jeunes adultes chinois qui passent leur temps avachis dans leur chambre d'étudiant à jouer aux jeux vidéo toute la journée, à ne pas se soucier de leur avenir, à aller à des rendez-vous sans intérêt, ne connaît pas de jeunesse. Ils doivent déjà affronter des choses très complexes pour leur âge. Par exemple, ils ne portent aucun intérêt aux choses matérielles, et les plus âgés d'entre eux passent leur temps à tout critiquer. Alors que nous ne connaissions pas de distinction de classe il n'y a pas si longtemps encore, aujourd'hui les jeunes gens commencent leurs études avec le poids d'un énorme fardeau sur la conscience. Le vide auquel ils sont confrontés ne doit pas être très différent de celui qui étreint un soldat mourant sur le champ de bataille. J'espère que la plupart d'entre eux ne sacrifieront pas leur vie.

QUELLE EST LA NOUVELLE QUE VOUS PRÉFÉREZ ?

*An Elephant sitting still.* C'est la dernière histoire que j'ai écrite en septembre dernier. Après l'avoir terminée, j'ai eu le sentiment d'avoir franchi une étape dans

mon travail. Elle revêt un sens particulier pour moi. Elle m'a poussé à sortir de mes gonds pour mieux écrire les histoires des autres.

SI VOUS PARTEZ EN TOURNÉE, SEREZ-VOUS FIGÉ DEVANT VOS LECTEURS ? EPROUVEZ-VOUS DES DIFFICULTÉS À VOUS EXPRIMER DANS LA VIE ?

Je ne pense pas que beaucoup de gens viendront, donc non je ne serai pas figé. Bien que je n'en sois pas si sûr. Je deviens nerveux devant une foule, mais pas lorsque je suis sur un plateau de tournage car l'emploi du temps y est très précis. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire ou dire pendant une tournée. Je ne crois pourtant pas avoir de réels problèmes de communication. D'habitude, c'est l'équipe de tournage qui se fige et me fixe étrangement après que je leur aie parlé. C'est plutôt eux qui ont des problèmes de communication...

– 28 DÉCEMBRE 2016



Un film extraordinaire

– GUS VAN SANT

# capricci

## SÉLECTION

### FILMS

---

BELLE DORMANT  
Adolpho Arrietta

FLAMMES  
Adolpho Arrietta

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN  
Ingmar Bergman

KAILI BLUES  
Bi Gan

DANS LA CHAMBRE DE VANDA  
Pedro Costa

IN THE LAND OF THE HEAD HUNTERS  
Edward S. Curtis

4H44 DERNIER JOUR SUR TERRE  
Abel Ferrara

BAD LIEUTENANT  
Abel Ferrara

GO GO TALES  
Abel Ferrara

PASOLINI  
Abel Ferrara

GRANDEUR ET DÉCADENCE  
D'UN PETIT COMMERCE DE CINÉMA  
Jean-Luc Godard

IL EST DIFFICILE D'ÊTRE UN DIEU  
Alexeï Guerman

LE JOUR D'APRÈS  
Hong Sangsoo

SEULE SUR LA PLAGE LA NUIT  
Hong Sangsoo

LA BM DU SEIGNEUR  
Jean-Charles Hue

MANGE TES MORTS  
Jean-Charles Hue

ATLAL  
Djamel Kerkar

RÉTROSPECTIVE  
Mizoguchi Kenji  
(prochainement)

9 DOIGTS  
E.J. Ossang

SAYAT NOVA  
Sergeï Paradjanov

LE CHANT DES OISEAUX  
Albert Serra

HISTOIRE DE MA MORT  
Albert Serra

HONOR DE CAVALLERIA  
Albert Serra

LA MORT DE LOUIS XIV  
Albert Serra

ANATAHAN  
Josef von Sternberg

2/DUO  
Suwa Nobuhiro

LE FOSSÉ  
Wang Bing

FENGMING, CHRONIQUE D'UNE FEMME CHINOISE  
Wang Bing

MYSTERIOUS OBJECT AT NOON  
Apichatpong Weerasethakul

### LIVRES

---

Philippe Azoury  
PHILIPPE GARREL, EN SUBSTANCE

James Baldwin  
LE DIABLE TROUVE À FAIRE

Peter Bogdanovich  
LES MAÎTRES D'HOLLYWOOD  
(TOMES I & II)

Stanley Cavell  
LA PROTÉSTATION DES LARMES  
le mélodrame de la femme inconnue

Youssef Chahine  
LE RÉVOLUTIONNAIRE TRANQUILLE  
entretien avec Tewfik Hakem

Roger Corman  
COMMENT J'AI FAIT 100 FILMS  
SANS JAMAIS PERDRE UN CENTIME

Tag Gallagher  
JOHN FORD  
l'homme et ses films

Werner Herzog  
CONQUÊTE DE L'INUTILE

Werner Herzog  
MANUEL DE SURVIE  
entretien avec Hervé Aubron et Emmanuel Burdeau

Jia Zhang-ke  
DITS ET ÉCRITS D'UN CINÉASTE CHINOIS  
(1996-2011)

Murielle Joudet  
ISABELLE HUPPERT  
vivre ne nous regarde pas

Buster Keaton & Charles Samuels  
LA MÉCANIQUE DU RIRE  
autobiographie d'un génie comique

Sidney Lumet  
FAIRE UN FILM

Jérôme Momcilovic  
CHANTAL AKERMAN  
Dieu se reposa mais pas nous

Jérôme Momcilovic  
PRODIGES D'ARNOLD SCHWARZENEGGER

Luc Moullet  
CECIL B. DeMILLE,  
L'EMPEREUR DU MAUVE

Luc Moullet  
NOTRE ALPIN QUOTIDIEN  
entretien avec Emmanuel Burdeau et Jean Narboni

Luc Moullet  
PIGES CHOISIES (de Griffith à Ellroy)

Walter Murch  
EN UN CLIN D'ŒIL  
passé, présent et futur du montage

Jean Narboni  
...POURQUOI LES COIFFEURS ?  
notes actuelles sur Le Dictateur

Jean Narboni  
SAMUEL FULLER,  
UN HOMME À FABLES

Jacques Rancière  
BÉLA TARR, LE TEMPS D'APRÈS

Paul Verhoeven  
À L'ŒIL NU  
entretien avec Emmanuel Burdeau

Amos Vogel  
LE CINÉMA, ART SUBVERSIF

Yoshida Kijū  
ODYSSÉE MEXICAINE  
voyage d'un cinéaste japonais 1977-1982

Slavoj Žižek  
TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS  
VOULU SAVOIR SUR LACAN SANS JAMAIS  
OSER LE DEMANDER À HITCHCOCK



大象席地而坐